

# Tissus et Nouveautés

(TISSUES & DRY GOODS)

REVUE MENSUELLE

Publié par la Compagnie de Publications Commerciales (The Trades Publishing Co's), 25 rue Saint-Gabriel, Montréal, Téléphone Main 2347, Boîte de Poste 917. Abonnement : dans tout le Canada et aux Etats-Unis \$1.00, strictement payable d'avance; France et Union Postale, 7.50 francs. L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire donné au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit, adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arriérages et l'année en cours ne sont pas payés. Adresser toutes communications simplement comme suit : TISSUS ET NOUVEAUTÉS, MONTRÉAL, Can.

Vol. III

MARS, 1902

No 3

## COIFFEURS ET COIFFURES



En France, il existe un Institut de plus. Et pour n'être point logé, comme les autres, sous la Coupole, il n'en a pas moins son importance et son caractère officiel. Il se nomme — vous voyez la gravité pompeuse du titre — l'Institut des Coiffeurs de dames de France et mérite d'être pris au sérieux. Son but, c'est, je pense, la rénovation de la coiffure de la femme.

L'Institut va décréter les modes avec le poids d'une autorité officielle. Et pour célébrer l'heureux avenir qui se prépare MM. les membres de l'Institut ont donné à l'hôtel des Ingénieurs, rue Blanche, une soirée. On a dansé. On a dansé devant un buffet très bien garni. Car les coiffeurs font bien les choses. Et d'abord, par manière de protestation, ils ont très bien coiffé leurs femmes. Elles étaient charmantes les femmes de MM. les coiffeurs.

La soirée était en même temps une soirée d'exposition. Les coiffeurs exposaient. On a dansé devant l'impassibilité souriante de maintes figures de cire, qui répétaient avec une variété extrême la série des coiffures d'antan. Admirez l'ingénieuse association du présent et du passé, et prenez comme elle vous est donnée le leçon du contraste.

Où est-il le temps où les coiffeurs avaient leur importance dans la société et leur prestige, où Champagne, le premier auquel les femmes de qualité se résignèrent à confier leurs chevelures, faisait fureur, grâce à son adresse et à légèreté de sa main.

C'était le temps des coiffures à la Nison, à l'hurlupée et à l'hurluberlu, faites de mille boucles folles, coiffures que Mme de Sévigné trouvait si fort extraordinaires.

On s'avisait aussi, à la même époque, de se faire *brandler*, c'est-à-dire couper court et friser les cheveux. Puis vint le règne des "moustaches," cheveux bouclés qu'on laissait croître et qui pendaient le long des joues jusqu'à la gorge. Défense était faite aux simples bourgeoises de porter moustaches.

Frison était alors la coqueluche des grandes dames. Il passait pour si habile que le barbier du roi, voulant le voir à l'œuvre, se fanfala, pendant qu'il la coiffait, parmi le service de Mme de Resson. Frison, en manière de revanche, coiffa la dame "à faire horreur."

Puis vint Bagé, inconnu par Mme de Châteauroux,

protégé par la Dauphine, belle fille de Louis XV; Bagé, à qui Mme de Pompadour fit des avances et qui lui répondit : " Je coiffais l'autre," mot rapporté à la Dauphine et dont elle fut ravie.

Ces premiers coiffeurs de dames devaient être fortement dépassés par Legros, qui révolutionna les " modes de la tête " et des cuisines du comte de Bellamare, s'éleva jusqu'à la direction d'une Académie de coiffure, où il apprit aux valets de chambre, femmes de chambre et coiffeuses l'art de " coiffer " à fond.

Cette gloire devait lui susciter des rivaux, entre autres le grand Frédéric—rien du roi de Prusse. Ils se perdent à leur tour parmi les coiffeurs en veste rouge, culotte noire et bas de soie, qui emplissent Paris et coiffent à Versailles. Un procès épineux éclate entre les coiffeurs et les coiffeuses, bonnetuses et enjoliveuses qui déclarent qu'il y a profanation à laisser les mains d'un perruquier toucher une chevelure de femme. Soutenus par les élégantes, les coiffeurs triomphent sur toute la ligne.

Le poste d'honneur de coiffeur de la Reine donna à Léonard, au marquis Léonard, comme on l'appelait, le privilège de porter l'épée.

Sous le patronage et l'inspiration de Marie-Antoinette, les coiffures devinrent plus élevées que jamais : elles atténuèrent, disait-on, et adouciaient les traits du visage. Et bientôt vint le règne des panaches. On ne vit bientôt plus dans les galeries de Versailles qu'une forêt de plumes s'élevant d'un pied et demi au-dessus des têtes féminines. La Reine, elle-même, inventa le *Qués a co*, panache planté derrière le chignon, la " coiffure à la Minerve," cimier de dix plumes d'autruche mouchetées d'yeux de paon s'ajustant sur une coiffe de velours pailletée de paon s'ajustant sur un portrait et l'envoya à l'impératrice d'Autriche. La sévère Marie-Thérèse le lui renvoya en disant : " On s'est trompé, sans doute, ce n'est pas le portrait d'une reine, mais celui d'une actrice. J'attends le véritable."

Marie-Antoinette imagina aussi les coiffures "jardin," " torrent écumeux," " à la belle poule," " frégate," sans parler du " pouf sentimental."

Aujourd'hui, hélas, c'est fini de tant de merveilles ! Plus de boucles, plus d'accumulations de postiches, à peine des ondulations ! Nos mondaines se coiffent elles-mêmes ou se font coiffer par leurs femmes de chambre.

Enfin, l'Institut, va changer tout cela.